

aux chevaux dont nous venons de parler, autant il devient nécessaire à ceux qui sont dégâtés et qui maigrissent sans cause apparente; à ceux chez qui le travail de dentition se complète; à ceux que des fatigues excessives ont affaiblis.

On reconnaît que le vert a été avantageux au cheval qui en est nourri lorsqu'après cinq ou six jours la peau est souple et se couvre d'une poussière grasse, que le poil devient plus luisant, les urines plus abondantes, la physionomie plus vive et plus gaie, que les animaux mangent avec plus d'appétit, que leur ventre est arrondi, que leurs excréments, qui les premiers jours étaient liquides, sont plus consistants et plus élastiques. Quand au contraire le vert leur est nuisible, les chevaux restent tristes et ils sont faibles; leur poil se hérissé, leur peau se desèche, leur ventre est tendu, leurs jambes et leur fourreau s'engorgent, leurs excréments sont liquides et l'on y remarque des brins d'herbes non altérés; le cheval qui présente ces symptômes doit être remis à une nourriture sèche et bien choisie.

On ne doit pas, lorsqu'on met un cheval au vert, lui retrancher tout à coup la nourriture sèche, toute transition subite étant toujours nuisible; s'il arrivait que l'animal refusât les aliments secs, ce qui arrive souvent, il faudrait les mêler aux fourrages verts, qui les empêchent de fermenter.

Si c'est seulement par exception qu'il faut soumettre les chevaux au régime vert, il n'en est pas de même du bœuf; une nourriture aqueuse d'été et d'hiver convient à son tempérament et à ses habitudes. Quand on lui administre le vert pendant sa jeunesse, on développe sa taille et on améliore la qualité de sa chair. D'autre part, le vert fait donner plus de lait aux vaches. Ce sont les prairies les plus grasses qu'on doit choisir à cet effet. On sait que dans des prés secs et à herbe fine, le bœuf ne trouve pas la nourriture suffisante. Mais il est bon de mettre quelques chevaux en pâture avec les bêtes bovines, parce que ce les-ci ne pouvant pincer l'herbe courte et fine, la laissant aux chevaux, qui la recherchent.

Le bœuf est un animal qui a besoin de nourriture verte prise à l'étable plutôt que dans les prairies. La meilleure nourriture pour le mouton est, au contraire, l'herbe des pâturages broutée sur pied; mais toutes les prairies ne sont pas également bonnes pour ces animaux; les terrains les plus élevés, les plus en pente, les plus secs, conviennent aux animaux de petite taille et à ceux dont on veut augmenter la finesse et la laine; les meilleures laines sont celles qui ont déjà pris de l'accroissement, qui approchent de la floraison ou qui commencent à fleurir. A mesure que la taille du mouton s'accroît, il faut lui choisir des pâturages de plus en plus gras. Mais, on le sait, il est rare que les prairies humides ne nuisent pas aux bêtes à laine de grande taille, qui y sont cependant pas habituées. La nourriture et le piétin sont la conséquence de leur séjour dans ces pâturages; on remédie à ces effets désastreux en faisant paître les moutons alternativement dans des prairies basses et dans des prés secs.

On ne peut changer tout à coup la nourriture des animaux ni les soumettre à un autre régime, en supposant même qu'il fût meilleur que celui auquel ils étaient accoutumés, sans que ce passage subit n'occasionne quelque désordre dans leur organisation; il

faut donc que la gradation en soit bien mesurée et que la quantité en soit réglée.

Il est encore nécessaire d'attendre que les grains nouveaux aient ressé avant de les donner aux animaux, surtout l'avoine, et de ne les leur donner que quelques mois après leur récolte.

La prudence exige aussi de ne pas faire passer brusquement les animaux d'un pâturage maigre à un pâturage gras, du régime sec au régime vert et vice versa, de les introduire peu à peu sur les pics secs et élevés lorsqu'il fait humide, et sur les fonds bas dans la saison des sécheresses, en évitant les endroits naturellement aquatiques, susceptibles de donner toujours aux plantes reconnues pour fournir le meilleur fourrage un caractère dur et fibreux, cassant et grossier, qui, loin de réveiller l'appétit des bestiaux, leur cause de la répugnance et de la fatigue.

Mais si la transition du fourrage vert au fourrage sec exige quelques précautions, à plus forte raison doit-on être circonspect lorsqu'on est forcé par les circonstances de donner aux bestiaux une substance à laquelle ils ne sont pas habitués, fût-elle même meilleure que celle dont on est privé.

Il ne faut pas, en un mot, commencer le nouveau régime qu'en l'associant avec l'ancien dans les proportions relatives aux ressources locales et à la saison.

Lorsque la nourriture des bestiaux consiste en fruits et en racines, leur usage peut exposer à des inconvénients fâcheux; il arrive quelquefois qu'au lieu de se rendre directement à l'estomac, ils s'arrêtent dans un point de l'œsophage qui y conduit, causent de l'irritation, de l'inflammation et même la suffocation. Les cultivateurs éviteront toujours cet inconvénient, si, avant de les leur donner, ils ont soin de les couper: ainsi divisés, les fruits et les racines se tritureront mieux dans la bouche, s'imprègnent pendant le séjour qu'ils y font de la salive, qui, comme on sait, favorise l'acte de la digestion. Le bon effet de cette nourriture est encore plus marqué, si après les avoir fait cuire, on les administre avant qu'ils soient entièrement refroidis.

On se trompe en croyant que les racines revêtues de leur peau et dans leur état d'intégrité sont plus aqueuses après qu'avant leur cuisson. L'eau de végétation, au contraire, qui constitue ces parties de plantes, se réunit par l'action du calorique avec les autres principes, s'y combine et acquiert la propriété nutritive. Il en est de même des substances sèches: l'eau qu'elles absorbent pendant la cuisson devient également alimentaire; non-seulement les pommes de terre cuites ne relâchent point, mais elles conviennent mieux à tous les animaux soumis à l'engrais.

Une autre erreur, c'est de prétendre que les animaux se méprennent rarement sur les propriétés des végétaux, quoiqu'ils n'aient pas d'autre instinct que l'organe du goût secondé par celui de l'odorat, qu'ils peuvent servir de guide pour nous indiquer leur plus ou moins bonne propriété. On ne saurait être trop en garde contre l'adoption ou le choix qu'ils font de quelques aliments.

La colonisation.

Quoique la commission sur la colonisation et l'agriculture, nommée par le Congrès national qui eut lieu